

Le Cri des sans-voix

Alice Cherki

Argument

Que peut-on entendre dans notre clinique quotidienne des descendants des guerres et des catastrophes, silencieux par l'histoire non seulement familiale, mais collective. Ce sont les « enfants de l'actuel » dont la subjectivation est en panne. Ils sont pris dans le mécanisme de déni, de la Verleugnung et de l'encryptement d'une part morte qui les hante .

Ils peuvent se prendre pour le premier homme et croire à une origine originelle.

Ainsi se construit le lit de l'intégrisme.

LE CRI DES SANS VOIX

Au moment où je pensais à ce que j'allais vous dire, j'ai ouvert le journal de la « Fedepsy » et dès la première page j'y rencontre Jacques Hassoun, l'ami mort trop tôt et Castoriadis, moins proche mais si précurseur aussi, tous deux des étrangers de par leur nationalité d'origine, des émigrés-immigrés donc.

J'y trouve également cette citation de Freud qui fut lui aussi contraint à l'émigration : « tout ce qui est pour la culture travaille contre la guerre ». Et même après avoir vu, vécu, éprouvé et écouté les violences de plusieurs guerres et leurs conséquences sur les sujets et leurs descendants sur plusieurs générations, je n'ai pu m'empêcher de constater que je faisais mienne cette phrase de Freud ou plutôt qu'elle rencontrait mon propre chemin. Travailler obstinément à ce qui fait tiers dans la culture, au développement des espaces de médiation imaginaires, symboliques, plurielles, au sens large du travail de la culture comme mutation, transformation de la société. Ce petit préambule pour vous préparer à entendre ce que j'entends par espace de symbolisation dans le collectif pour transformer le cri en parole.

Je ne me détourne pas, ce faisant, de l'horreur car c'est bien dans la traversée des débris, des points de désastre dirait Blanchot ou de la traversée du désert chère à Jabès que sont à trouver les lieux à partir desquels peuvent s'inscrire les lettres en souffrance, en rade de symbolisation, dont sont porteurs les exclus.

Mon travail et mon expérience clinique portent surtout sur les descendants des violences et guerres coloniales sur deux et maintenant trois générations de part et d'autre de la Méditerranée et plus particulièrement d'origine algérienne. J'ai constaté, sur les descendants du silence, les effets de l'assignation à ce silence et plus encore du déni qui ont entouré dans un non après-coup, pourrait-on dire, ces violences et ces guerres. Ce qui a eu lieu n'a pas eu lieu. Récits exclus de la famille. Beaucoup de jeunes que l'on s'est habitué à désigner sous l'appellation « Beur » sont dans l'ignorance d'une histoire familiale le plus souvent traversée de drames et de violences. Qui dans la famille restée au pays a été tué et par qui ? Qui faisait quoi, quand ? En France également pendant les sept années de guerre franco-algérienne : Qui aurait disparu le 17 octobre 1961 ? Quelle rupture

en Algérie avec la croyance imposée d'une origine zéro de la nation algérienne, d'une histoire tronquée et d'une identité Une ?

Familles silenciées mais aussi mais surtout silence[1] du collectif assignant les enfants de l'émigration maghrébine et africaine à une rupture généalogique, sans passé autre que La France et en même temps « les enfants illégitimes » selon la belle expression d'Abdelmalek Sayad en 1991 : Rien dans l'Autre . De plus ce qui circule dans le collectif vise généralement à la dévalorisation et à l'exclusion par un ordre dominant d'autres références, celles des dominés, des plus faibles, les pauvres aussi exclus des repères symboliques a-t-on souligné. Et ceci est encore plus évident pour l'immigration postcoloniale : Le « corps d'exception » qu'était l'indigène dans la colonie continue de perdurer, parfois en sourdine, parfois au grand jour, dans les représentations.

Ainsi, pas de représentations circulant librement, sans honte ni gloire, sans logique binaire du ou bien ou bien et surtout sans exclusion des autres référents. Aujourd'hui encore, Rama Yade parlera sans sourciller de la France pays des droits de l'homme et de la « mission française », au moment des reconduites à la frontière à l'aune d'un arbitraire tampon préfectoral de familles entières, d'enfants que l'on vient, aux dernières nouvelles, chercher dans les écoles.

Déjà dans la situation coloniale, les systèmes dominants de référence proposés, langue, culture, politique, juridique, étaient fondés sur la dévalorisation, le rejet, plus encore l'exclusion des valeurs, des références, des langues des générations antérieures de ceux que l'on a appelés les colonisés. Au-delà des personnes, ce rapport dominant-dominé était un fait de structure, dont la violence, même implicite, était constante. La conséquence en était une conduite générale de déni et de désaveu. Déni du dominant, le colonisateur en l'occurrence, l'« agent traumatisant », mais pour ceux qui y furent soumis, silence, désaveu d'une part d'eux-mêmes qui reste encryptée, incluse comme un corps étranger à l'intérieur même du psychisme. Le trajet vers la subjectivation est en panne. Mais s'il importe de reconnaître que le sujet est affecté, encore faut-il préciser comment.

Il ne s'agit pas de s'arrêter à un contenu, à des valeurs véhiculées, ni même à la construction de récits qui sont, il faut s'en réjouir, de plus en plus nombreux mais de comprendre l'empêchement de la constitution même de la mémoire inconsciente, de l'organisation de traces mnésiques entrant dans le libre jeu du refoulement et du retour du refoulé. Or le déni et le désaveu de l'agent traumatisant, qui dit « tu mens, ce n'est pas vrai, cela n'a pas eu lieu », maintiennent le sujet dit traumatisé dans le trouble, sans représentation possible, clivé, portant en lui cette part morte qui l'habite et dont il ne peut se défaire. C'est là que se constitue pour le sujet ce qu'on peut appeler le suspens du traumatisme. Il n'a pas de mots à sa disposition pour l'élaborer, pas de lieux tiers pour soutenir la réinscription en souvenirs de cette part morte, silencieusement omniprésente. D'où le silence si souvent observé chez ces personnes. Mais ce trauma en suspens, encrypté, cette part muette et secrète, passeront dans la transmission chez les descendants. Ils auront pour charge impossible d'élaborer pour leurs ascendants et pour eux-mêmes ce qui n'a pu trouver une scène représentable. Ils n'y parviennent pas toujours. Surtout quand l'exclusion et la dévalorisation persistent. Aux silhouettes sans visage des travailleurs émigrés, réduits au silence dans leurs foyers de la Sonacotra, vient se superposer l'image des jeunes habitants des banlieues déshéritées, le noir, le beur le musulman, représentations infériorisantes annulant les différences sociales alors qu'eux-mêmes quand il leur arrive de rencontrer ces vieux travailleurs s'insurgent... contre eux...

Laissons l'anecdote.

J'entends par nécessité de systèmes symboliques ce qui peut offrir des représentations en libre circulation, dans lesquelles chaque sujet puisse puiser de quoi constituer ses propres traces, trouver les fictions et les métaphores permettant cet exil psychique, nécessaire trajet subjectif de tout *infans*, et accéder au libre jeu de se souvenir pour oublier. Cela suppose qu'il n'y ait pas de conflit de souveraineté entre ces systèmes, d'exclusion réciproque ou plus encore de rejet et de dévalorisation de l'un par l'autre, ce dont fut tissée l'histoire coloniale et son après-coup raté.

Tout trajet de subjectivation s'accompagne de l'exil psychique, de l'écart avec le premier autre, à la fois proche et lointain, de la perte d'un premier objet halluciné, de la reconnaissance du manque à être inévitable de l'origine, et de l'exil également de la langue et aussi la présence de l'étranger en soi et hors de soi qu'il faut bien reconnaître et accueillir.

Pour que ce trajet soit possible, encore faut-il que circulent des représentations symboliques véhiculés par des systèmes symboliques multiples dans lesquels l'*infans* puisera de quoi constituer ses propres traces psychiques, traces psychiques au sens de la double inscription freudienne des perceptions en représentations de choses, des représentations de choses en représentations de mots puisées dans les représentations verbales environnantes. Tout enfant avale en même temps que son biberon les comptines de la grand mère dans une langue que lui même ne parlera pas, mais aussi la télévision, et parfois le bruit des bombes et des mitraillettes.

Autrement les représentations de choses, bribes en rade de réinscription insistent muettes mais présentes, enkystées, « part morte du moi » dit Ferenczi chez ceux qui sont en suspens d'exil psychique, « exclus de l'intérieur » car considérées comme corps étranger inclus à exclure. C'est la marque des « sans », que l'on rejette dans le registre de la privation et du besoin. Ils deviennent alors des « enfermés de l'intérieur ». Leur mode d'être peut prendre le visage d'un sentiment de vide intérieur et/ou de l'inhibition avec empêchement de l'activité de penser jusqu'aux passages à l'acte souvent destructeurs et mortels sur les autres et sur soi en passant par toutes formes d'errance que j'entends ici comme signe d'enfermement.

Depuis s'assujettir aux représentations dominantes jusqu'au forçage identitaire (plus français que moi tu meurs !), jusqu'à l'identification sous forme de déchet à ce qui n'a pu avoir droit de cité, bien loin de la pluralité identificatoire inscrite et non prescrite d'une subjectivité en mouvement, beaucoup de ces figures sont autant de mode de survie psychique témoignant de cette exclusion.

Je laisserai de côté l'assujettissement aux représentations dominantes, qui n'est pas sans évoquer le « faux self » identité d'emprunt, qui obéit à la même impasse de fragments encryptés non symbolisés, mais compatibles avec la « normopathie » et l'assimilation qui évoque comme son nom l'indique un trajet d'incorporation et non d'introjection. Souvenons-nous de Césaire s'exclamant : « Je veux bien assimiler la culture, Platon, Eschyle, Voltaire mais non être assimilé par eux ».

Je retiendrais trois figures comme trois moments, moment au sens freudien du terme qui indique un temps logique :

1) Celui de l'identification au déchet qui s'accompagne toujours d'un désastre des repères narcissiques ;

2) Celui de l'errance qui est en fait à la fois un enfermement et une quête d'un lieu qui fasse lien ;

3) Celui de la nostalgie et du recours à une origine originelle toute puissante qui conduit non plus à l'identification au déchet mais à une assignation à une identité prescrite et sans faille qui pourra avoir comme conséquence sur la place publique la guerre des mémoires.

1) Le temps de l'identification au déchet

Un peu difficile, voire abrupt de proposer identification au déchet, et pourtant, comment désigner à la fois ce qui est jeté de la langue et pourtant reste comme cette part morte encryptée, évoquée par Ferenzci ? C'est toujours là et c'est rien, ça insiste pour accéder à la symbolisation et ça chute sans cesse, non nommé, non accessible au refoulement. Comment indiquer à la fois ce déchet et que dans le ressac de ce sentiment de vide intérieur dans lequel l'enfermé se débat ou se love, il se prend pour ce rien, cette part morte innommée mais présente, omniprésente ? « J'ai la haine ». S'il fallait transiter ce serait "j'ai la haine de ça-de-moi", encore que, comme je le signalerai plus loin, passer de la honte à la haine est un pas pour faire consister l'altérité.

Désastre narcissique : On peut imaginer qu'à se regarder dans le miroir se profile toujours autre chose qui serait derrière, ne fût que l'ombre d'un bout de ciel. Un mirage même qui aurait le statut précaire mais vital de l'illusion, illusion-temps et illusion-espace. Or, dans ce temps c'est comme si rien ne se reflétait, ne se donnait à voir qui ferait bord, assise imaginaire ou... surface d'ardoise. Pour ceux qui se souviennent du film « la haine », il est utile de se rappeler du jeune homme qui se regarde dans une petite glace, comme s'il voyait pour la première fois son image dans un miroir. Il se donne des gifles, on peut même dire des baffes en s'exclamant : « c'est moi ça, c'est moi ça ! »

Ces corps épinglés, couverts de marques et d'emblèmes n'arrivent pas à être regardés par eux-mêmes et seul parfois un petit « truc », un bout de chiffon « winicottien ? » tient lieu bizarrement d'un fragment de miroir où se voir autrement que comme monstrueux ou sans image.

2) Le temps de l'errance

Ces corps marchent dans un temps étal et fragmenté, sans temporalité et dans un espace déserté, errants. Cette errance consiste souvent à tourner en rond, enfermés de l'intérieur entre l'impossible de traduire les récits ou les silences des parents pour les oublier et se séparer, et la carence de l'espace public à s'offrir comme lieu d'accueil des repères symboliques, ou tout du moins des traces qui font tenir le père ou en tous cas comme "réservoir" de représentations permettant de reprendre ces traces et de les faire bouger sans qu'elles soient d'emblée déjetées ou exclues par cet espace même.

Mais dans le même temps leur marche, un piétinement souvent, avance en quête d'un lieu métaphoriseur permettant de reprendre et de réinscrire ces lettres en souffrance.

3) Temps de la nostalgie et du recours à une origine originelle

Autre temps de l'enfermé de l'intérieur. Temps de résolution régressive? En tous les cas, conséquence de l'échec de la rencontre du lieu métaphoriseur, permettant le déplacement et le passage. Recours à la crispation sur l'origine, sur la croyance en une origine originelle, sans écart et sans perte ; certitude le plus souvent désaffectée mais qui fige dans l'impossibilité de créer ce pays de l'ailleurs qui soutient la subjectivation.

Ce recours, au prix de la déssubjectivation, rend parfois vivable l'enfermement et vient habiller le sentiment de vide intérieur des oripeaux de croyances anoblies. Mais il conduit à l'assignation à une logique identitaire, identité UNE, de laquelle est vidée la question de sa propre étrangeté, de son altérité à l'autre mais aussi, mais surtout à l'Autre de soi dont l'accueil est l'un des temps du déplacement d'un exil psychique... réussi. De ce recours-là de singularités en détresse, bien des groupes sociaux se nourrissent ou même se repaissent et font le lit de l'intégrisme.

Cet enfermement là donne lieu à ce que j'ai nommé « les enfants de l'actuel », ni pervers, ni psychotiques. Ils se manifestent comme errance psychique dans un espace et surtout un temps fragmentés, dans un "ici et maintenant" où le présent a du mal à construire un passé pour créer un devenir. La répétition s'impose en place de la remémoration, signant la panne de la subjectivation. Dans ces états d'empêchements subjectifs, ce qui peut éventuellement surgir comme "affect" (est-ce vraiment le terme qui convient ?) est la honte, plus souvent d'ailleurs sous la forme de la honte de la honte, jusqu'à pouvoir nous réjouir comme d'un progrès de l'apparition de la haine. [2]

Les enfants de l'actuel, enfants des guerres et des catastrophes, qui hantent le social et certains divans ne sont certes pas hors sexualité infantile ni hors langage mais soumis à la *Verleugnung*, au déni, pris dans une fracture psychique au niveau même du remaniement des inscriptions de la mémoire freudienne. Ils ne sont pour autant ni psychotiques ni pervers[3]. Mais ils posent de façon aigüe la question : « qu'est ce qui est arrivé à la métaphore, qu'est ce qui est arrivé à la langue et aux garanties symboliques de la culture ? » Car même si certains sont traités comme des cas à proximité de la psychose, il ne s'agit pas de forclusion au sens de la forclusion du nom du père irréversible dans la structure. Ils sont dans le registre de la *Verleugnung* et du clivage.

Le discours psychologique et même psychanalytique cherchent à les classer nosographiquement ou structurellement en états limites, pathologies addictives, délinquances, névroses narcissiques généralement affectés du signe moins: non élaboration des identifications secondaires, carence de la régulation des pulsions.... Affectés du signe moins en effet par rapport à la négativité. Plutôt que de marquer les enfants de l'actuel d'un signe moins par rapport à ce qu'on nomme limite et castration, je les qualifierais d'un moins de moins et je marquerais ce signe plutôt dans un excès. Ils témoignent d'une douleur de la langue même si leur débit est intarissable : ils disent que les mots ne disent rien et dans le meilleur des cas réinventent une langue à base de rythmicités liées au corps, de ré-infiltrations dans la langue d'accueil des fragments de langue des générations antérieures, comme le « verlan » dans un jeu de désarticulation / réarticulation entre le cri de la détresse et la parole d'aujourd'hui, ou du moins la tentative d'une parole énonciatrice. Leur opposer qu'ils commettent un crime par rapport à la langue française, à la pureté de la langue, c'est paradoxalement porter atteinte à la culture en tant qu'elle est mutation de la société.

Dans un « ici et maintenant » figé, dans une temporalité troublée, toujours décalée, et même l'errance est toujours circonscrite, tournant finalement en rond dans des espaces clos, deux bancs de boulevard ou un carré entre deux tours d'immeubles comme je l'ai indiqué.

Mais également souvent dans une absence de mémoire des rêves dont la langue elle-même est appauvrie, et une non réappropriation de la mémoire du passé. Des souvenirs peuvent être égrenés comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre. En effet ils transportent dans le meilleurs des cas des bloc d'histoires non historicisés, exclus d'une représentation mémorielle commune, et non subjectivés.

Ce qui s'impose est l'excès, du débit de la voix, de la gestuelle du corps, un corps exposé et en même temps exclu de la parole souvent marqué de signes, d'entailles, véritables hiéroglyphes. Mais ce corps fait appel à l'ouverture d'un espace de symbolisation pour accéder à une traduction, traduction avec reste comme toute traduction mais traduction quand même, une inscription en traces psychiques, et sous l'audace affichée et l'attitude éhontée, ce qui parfois s'en repère, c'est la honte. Honte et non culpabilité. La honte "affect" ou plutôt "expérience" à la jonction du privé et du social, du plus intime et du public, de la subjectivité/déssubjectivée et du culturel, mais qui marque la violence faite à la capacité de se représenter, laisse sans mots, sans voix aussi et le corps propulsé veut disparaître, s'enfoncer et est condamné à l'assignation immobile.

Et ce d'autant plus qu'ils sont porteurs d'une histoire familiale tue et non reçue dans le temps social où nous sommes. J'y ai déjà insisté.

De cette honte, de ces traces de langue qu'ils transportent, de ces mémoires séquestrées, de cette dérive pulsionnelle de l'errance ne peut sortir qu'un cri et aussi une infinie violence erratique, s'adressant aussi bien à soi-même qu'à tout autre. Mais ce cri et cette violence sont un appel, appel à l'Autre qui ne se disloquerait pas.

En effet s'ils ne rencontrent pas de dispositifs d'échanges et de paroles, lieux métaphoriseurs et fictionnels permettant l'accroche et la transformation des traces en souffrance, alors la dérive pulsionnelle l'emporte. « J'ai la honte » passe à « j'ai la haine » et ce qui n'a pu s'élaborer en parole « juste » passe du corps à la rue.

La rue entre deux tours d'immeuble, cet espace circonscrit où tente de s'inscrire l'errance par le marquage de lieux déshérités, hangars désaffectés, locaux vides d'histoire, points de désastre, mais points d'appui qui, à l'instar des novlangues territoriales, sont autant de points d'appui, je le répète, pour tenter une inscription.

A propos des violences, on a souvent évoqué les voitures brûlées et les agressions de bus. Je souscris volontiers à l'hypothèse d'Olivier Douville que ce qu'il s'agit de brûler ou d'endommager est ce qui est destiné à aller vers le dehors, qui permet de se déplacer et l'on sait combien le franchissement hors de cet espace circonscrit est redouté et redoutable.

J'avais évoqué, il y a quelques années, l'étonnement des travailleurs d'une mission locale devant la difficulté de faire prendre le train et venir à 50 Km de la cité pour les jeunes généralement issus de l'émigration africaine et maghrébine. J'ai été de mon côté frappée très récemment de l'arrivée à la Bastille certains soirs, des jeunes africains, maghrébins, des cités. Je pestais en disant qu'ils ne savaient pas marcher, traverser. Or, j'ai été frappée de les voir marcher sur un trottoir, pas droit mais en biais ou s'agglutinant comme un corps

soutenant l'autre. Finalement non pas par incivilité mais comme s'ils ne prenaient pas la mesure de leur corps dans l'espace de la rue de la ville.

Aussi, mon insistance tient en ceci que ces enfants de l'actuel supposent une écoute particulière dans laquelle il ne s'agit pas d'instaurer immédiatement une fonction de séparation ou d'une tentative d'inscrire le manque. Il ne s'agit pas non plus de penser à canaliser un imaginaire qui serait débridé et tout puissant. En effet, l'imaginaire tout autant que la métaphorisation est vacillant. Il ne s'agit pas d'une neutralité silencieuse. Il s'agit de temps, d'accueil, de voix, voix portée par l'étranger en soi.

Si les descendants n'arrivent pas à trouver les lieux « métaphoriseurs », ils restent « enfermés » dans l'errance psychique. Ils viendront grossir le nombre des « exclus de l'intérieur ». Faut-il encore le rappeler ? L'exclusion « de l'intérieur » et l'échec de la rencontre de ces lieux conduisent à la crispation sur la croyance en une origine originelle. Se prendre pour l'origine, au-delà même de l'origine, fait le lit de tous les intégrismes.

Alice Cherki

FEDEPSY « Essais d'une clinique de la déshumanisation »

Décembre 2008

[1] La notion de silence revient souvent dans mon texte mais pas au sens du silence suspendu qui ouvre sur l'énonciation mais le silence assigné, celui de l'assignation à résidence

[2] Claude BIRMAN, dans un article publié dans *Espaces*, 1988 n16 P95-106 Il indique qu'un même verbe, en hébreu, "voch", signifie à la fois "être honteux" et "tarder". Il montre entre autres que dans l'épisode du Veau d'Or, la honte apparaît doublement comme confusion du peuple sans loi et comme retard du législateur.

[3] Certes ceux qui s'occupent de la folie insistent eux aussi sur la fracture du tissu psychique au niveau même du remaniement des inscriptions de la mémoire freudienne. Solal Rabinovitch met l'accent sur la fracture de la trace signifiante d'avec la trace perceptive et montre de la Forclusion qu'elle s'instaure au niveau même du remaniement des signes de perceptions en représentations de choses (il serait plus exact de parler de possible ou impossible traduction La&forclusion Eres Max Gaudillère insiste davantage sur les effets de l'explosion des garanties du symbolique entraînant un impossible de l'inscription, je dirai de la réinscription (représentations de choses en représentations de mots).Ptah